

Éliane Pamart

## Les identifications chez Freud avec la lecture de Lacan \*

Je voudrais tout d'abord remercier mes collègues <sup>1</sup> pour la mise en place de cet atelier, qui, je l'espère, nous apportera à tous un éclairage précieux sur la clinique analytique au moment où elle est remise en cause par des pratiques pour le moins ambiguës, répondant à des critères socio-politico-économiques.

Mais, en revenant à des concepts comme celui de l'identification, nous avons choisi avec la psychanalyse d'appréhender la clinique au cœur de la structuration psychique, aux racines du narcissisme, puisqu'elle conçoit l'identification comme « la première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne <sup>2</sup> ».

Si l'attachement affectif a vivement intéressé les psychologues, Lacan a su précisément distinguer, en évoquant l'attachement de sa chienne Justine, que l'animal même le plus domestiqué, « cet animal parlant » du fait de vivre auprès de l'homme, ne fera jamais qu'attendre de son maître ce qu'il a coutume d'en attendre, ne se trompant pas d'interlocuteur, allant jusqu'à se laisser mourir lorsque celui-ci disparaît, comme cela nous est parfois rapporté dans les médias.

Cet animal parlant, campant sur sa demande adressée à son maître, ne se trompe pas d'interlocuteur parce que, pour lui, il n'y a que le petit autre <sup>3</sup> et, dans son rapport au langage, il n'y a pas d'accès à l'Autre *via* les processus primaires de l'inconscient, tels que métonymie et métaphore, qui lui permettraient les articulations significatives nécessaires pour établir un transfert. Soit la possibilité de

\* Intervention du 13 octobre 2008 à Rennes dans le cadre de l'Atelier de psychanalyse.

1. Emmanuel de Cacqueray, Sandrine Orhand, Maité Roux-Guillemois.

2. S. Freud, « L'identification » (1921), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1979, p. 126.

3. J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 29 novembre 1961.

prendre son interlocuteur pour un autre, ce qui le hisserait au rang du A ; nous pourrions alors lui accorder un inconscient.

Mais cela n'empêche pas un réel attachement chez ces animaux « parlants », « humanisés » ; la fidélité de l'animal apparaît même comme une valeur que certains finissent par mettre en exergue pour justifier leur fuite devant l'humanité, capable de tant d'inhumanité, comme l'Histoire nous le rappelle, ce qui différencie d'ailleurs l'homme de l'animal.

Mais revenons à la psychanalyse, qui avec Freud a permis précisément de distinguer les différents types d'identification qui sont à l'origine de la constitution de chaque sujet. Freud en a repéré trois, à ne pas confondre avec ce que Lacan mettra en valeur à la fin de son enseignement concernant l'identification au symptôme de la fin de l'analyse, rompant ainsi et définitivement avec ses contemporains qui parlaient d'identification à l'analyste en fin d'analyse.

Tout d'abord, du point de vue étymologique, en latin, la racine de l'identification vient d'*idem*, le même ; être le même, là où paradoxalement se pose la différence ; la différence s'inscrira avec le signifiant, le signifiant venant représenter le sujet pour un autre signifiant.

Le moi, quant à lui, n'a d'existence qu'à partir de l'autre qu'il introjecte, selon la définition d'Abraham : il l'incorpore, jusqu'à le dévorer d'amour ; il mange l'objet aimé, apprécié, afin de s'en incorporer les qualités, comme les cannibales qui mangeaient les organes vitaux de leurs ennemis les plus vaillants. Ainsi, les restes du cannibalisme fondent les racines de l'amour, mettant un terme à tout romantisme. Comme le souligne Lacan, Freud découvre avec l'identification primaire que l'homme n'a pas cessé d'être nécrophage : manger ses morts, alors qu'il a rêvé un court instant qu'il répudiait irrémédiablement le cannibalisme.

Cette formation du moi apparaît dès le stade du miroir avec l'image spéculaire puis dans le schéma L, où Lacan va modifier les places de « a' » et « a ». Ce changement suit son élaboration, à savoir que le moi du sujet apparaît toujours secondaire au moi de l'autre qui lui sert de modèle, puisqu'il se constitue à partir de ce premier autre.

Pour Freud, la première identification s'établit d'emblée sur le père, il en fait l'identification la plus importante et la plus originaire, en la présentant comme le processus inconscient qui vise à rendre le

moi identique, semblable à celui qu'il prend pour modèle. C'est ainsi que le père est institué d'emblée comme idéal, avant même que la relation d'objet de la période œdipienne se mette en place.

« Cet amour suprême pour le père, lequel fait justement de ce trépas du meurtre originel, la condition de sa présence désormais absolue <sup>4</sup> », dit Lacan en référence à *Totem et tabou*, qui était le texte préféré de Freud ; ce père, c'est celui de la horde primitive.

Cette première identification apparaît comme l'identification historique, sur laquelle repose la constitution du sujet ; elle est la plus énigmatique, car elle surgit d'un temps précœdipien, avant même la différenciation des sexes pour l'enfant et le choix d'objet.

Il la qualifie de directe, immédiate, comme s'il s'agissait d'une question de survie pour le sujet que de s'identifier à cet Autre réel (c'est-à-dire sans la médiation signifiante), et pourtant à l'origine la plus réelle de son histoire. Lacan, dans ce séminaire *L'Identification*, précise que si cette première identification incorpore, c'est qu'il se produit quelque chose au niveau du corps, et il avance le terme de « corps mystique <sup>5</sup> » : « Il y a du père de toujours à tous ceux qui descendent de lui » – identité de corps, identité du moi, que Freud associe à la corporéité de l'Église pour définir ses rapports avec la *Massenpsychologie*. Rappelons que chez les chrétiens manger le corps du Christ, c'est faire corps avec la chrétienté.

L'identification au leader reposerait sur ce même type d'identification ; c'est une identification narcissique, immédiate « au père tout amour », qui s'établit bien avant l'investissement d'objet.

Ainsi, il précise que cette première identification est « ambivalente dès le début », « elle peut être orientée aussi bien vers l'expression de la tendresse que vers celle du désir de suppression <sup>6</sup> » et se distingue de l'attachement au père comme à un objet sexuel.

Cette identification primaire au père est donc une étape constituante du sujet, on dira même structurante, qui en fait un être phallique et qui le prépare à ses investissements d'objet. On peut toutefois rapprocher cette identification primaire à l'imgo du père de Lacan des *Complexes familiaux*, ce qui deviendra ultérieurement

4. *Ibid.*, leçon du 21 mars et du 20 juin 1961.

5. *Ibid.*, leçon du 28 mars 1962.

6. S. Freud, « L'identification », *op. cit.*, p. 127.

le Nom-du-Père. « Le rôle de l'imgo du père se laisse apercevoir de façon saisissante dans la formation de la plupart des grands hommes <sup>7</sup> » (imago : représentation inconsciente entre symbolique et imaginaire).

La forclusion du Nom-du-Père est donc relative à la mise en échec de cette identification originaire, dans son processus structurant pour le sujet, et il ne serait sans doute pas négligeable de voir ici en quoi elle pourrait en déterminer d'une part la paranoïa, qui connaît une prévalence du moi (engluement imaginaire en 1974), et d'autre part la schizophrénie, qui se caractérise par une réduction de l'imaginaire, avec la dissociation et le morcellement qu'on lui connaît bien cliniquement.

Mais si « l'identification narcissique est la plus originaire <sup>8</sup> », elle détermine également le noyau hystérique de la névrose, qu'il s'agit de ne pas confondre avec l'hystérie elle-même.

Ainsi, si « l'identification représente la forme la plus primitive de l'attachement affectif <sup>9</sup> », on peut alors concevoir la douloureuse expérience du deuil, qui vise au détachement trait par trait de l'identification à la personne aimée et donc perdue, mais que le sujet tente de conserver au plus intime de son être, durant sa phase de deuil.

Ainsi, Abraham précise que « l'effet de choc de la perte est égalisé par le processus inconscient de l'introjection de l'objet perdu <sup>10</sup> ». Il avance que « le deuil contient une consolation : l'objet aimé n'est pas perdu car maintenant je le porterai à tout jamais en moi <sup>11</sup> » ; il l'illustre par sa propre expérience, où, après avoir été marqué par la blancheur des cheveux de son père durant sa maladie précédant son décès, lui-même a vu ses propres cheveux grisonner puis reprendre leur couleur naturelle, après son deuil.

Nous retrouvons également dans cette première identification la douloureuse expérience du deuil du père, qui constitue, comme le

7. J. Lacan, *Les Complexes familiaux* (1938), Paris, Navarin, 1984, p. 72.

8. S. Freud, « Deuil et mélancolie » (1915), dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1976, p. 160.

9. S. Freud, *Essais de psychanalyse, op. cit.*, p. 128.

10. K. Abraham, « Esquisse d'une histoire du développement de la libido », t. II, dans *Œuvres complètes*, Paris, Payot, 1989, p. 183.

11. *Ibid.*

dit Lacan dans son séminaire *Le Désir et son interprétation* à propos du rêve « du père mort », la dernière barrière du sujet entre lui et la mort ; la mort d'un père implique que la génération suivante arrive en première ligne dans cette évolution de la vie, où le sujet dans ce moment ultime ne peut que s'avouer : « Je ne savais pas que je vivais d'être mortel » ; de leur vivant, les parents protègent de ce réel.

Nous voyons ainsi les différentes occurrences cliniques de cette première identification repérée par Freud, et sur laquelle s'étaient les suivantes. S'il s'agit d'une identification de la réalité d'un autre, ample, enveloppante, confuse tellement elle est originaire, il en sera tout autrement de la seconde, qui s'établit sur un seul trait de l'objet. Cependant, notons que ces deux premières identifications visent l'identification au signifiant et se constituent autour de la relation au père et au phallus.

La seconde est bien connue depuis Lacan, puisqu'il la traduit par *trait unaire*, terme qu'il emprunte à Freud, « die einziger Zug », et qui implique radicalement le signifiant, celui qui fera la différence dans la constitution du sujet, celui auquel on a affaire dans l'analyse, puisqu'il s'agit d'y repérer les signifiants constitutifs de la chaîne signifiante, sur lesquels le sujet achoppe et qui sont à l'origine de la formation de ses symptômes.

Cette seconde identification s'accomplit une fois la première établie, celle « au père de la préhistoire du sujet », versant de l'aliénation à l'Autre, qui détermine, comme nous l'avons vu, l'idéal du sujet. Cet Autre que Lacan nous définit comme « le dépotoir des représentants représentatifs de cette supposition de savoir », que nous appelons l'inconscient, et dans laquelle le sujet lui-même s'est perdu. L'analyse visera à lui restituer son « trope des tropes », destin inconscient...

Freud nous dit : « L'identification avec le père constitue la phase préliminaire de l'objectivation sexuelle <sup>12</sup>. » Ainsi, il distingue l'identification au père de l'attachement au père comme objet sexuel. Dans la première situation, le sujet veut être comme le père, versant idéal de l'être ; dans la seconde, il veut avoir le père comme objet sexuel, versant de l'avoir. Si dans un premier temps le moi du sujet est intéressé, dans le second temps, c'est l'objet.

12. S. Freud, « L'identification », *op. cit.*, p. 127.

La seconde identification, celle dite du trait unaire, se caractérise donc par l'emprunt d'un trait sur la « personne objet », raison pour laquelle elle est dite partielle. Cet emprunt peut se faire tantôt sur une personne aimée, tantôt sur une personne non aimée.

Avec le symptôme névrotique, nous entrons dans le champ lacanien, champ des jouissances avec les enjeux œdipiens du choix d'objet. Mais qui dit névrose dit refoulement et culpabilité, ce qui conduit à une régression du choix d'objet en identification à l'objet, dont on absorbe ses propriétés. Ainsi, dans le symptôme névrotique, l'identification apparaît plus complexe, d'où le déchiffrage auquel Freud s'est attelé.

Il illustre cela à propos d'une petite fille qui emprunte à sa mère une toux morbide ; ainsi, l'identification est la même que celle qui découle du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire qu'elle signifie le désir hostile de prendre la place de la mère, et le symptôme, la toux, exprime le penchant érotique pour le père. Le symptôme réalise la substitution à la mère, mais sous l'influence du sentiment de culpabilité : « Tu voulais être la mère, eh bien tu l'es et tu souffres de la même toux <sup>13</sup>. » Nous avons le mécanisme complet du symptôme hystérique.

Pour Dora, le symptôme est le même que celui de la personne aimée, en l'occurrence le père, qu'elle imite. Ici, l'identification a pris la place du penchant érotique, et ce dernier s'est transformé par régression en une identification. Dans les deux configurations, l'identification s'établit sur un objet investi affectivement, favorablement ou non.

Chez Lacan, l'exemple le plus saillant est celui de l'identification du patient d'Ella Sharpe au chien qui fait oua, oua si la porte s'ouvre ; l'identification au chien y prend la valeur de l'*einzigster Zug* <sup>14</sup>.

Si la seconde identification apparaît comme une identification œdipienne au symptôme de la personne objet, ce qui correspond à celle décrite par Lacan comme identification par trait unaire, *ein einzigster Zug*, celui-ci est une identification à un seul trait, auquel un groupe peut s'identifier, se reconnaître, d'où son intérêt dans la

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 462.

formation des foules ou des groupes secrets dont le ralliement repose exclusivement sur le signifiant ; par exemple, « radio Londres » était le signifiant de la France libre et des résistants. Ils ont d'ailleurs créé un certain nombre de messages, comme l'un des plus connus : « Les sanglots longs des violons de l'automne », pour annoncer le débarquement. À notre niveau, le « Champ lacanien » spécifie notre unité d'École.

La seconde identification se distingue radicalement de la troisième, appelée l'identification hystérique, par excellence. Cette troisième identification s'établit à partir du désir de l'Autre, de son manque, et en dehors de tout investissement objectal, libidinal de la personne copiée.

C'est le fameux exemple de la jeune élève d'un pensionnat, secrètement amoureuse, qui à la lecture d'une lettre qui suscite sa jalousie fait une crise d'hystérie, qui va rapidement s'étendre à ses voisines de pensionnat alors saisies par son « drame affectif ». C'est également un mécanisme d'identification où la sympathie entre les protagonistes s'établit après l'identification, du fait d'un sentiment partagé.

L'identification s'effectue à partir d'une analogie sur un point, un sentiment commun, et aboutit au symptôme qui s'est manifesté chez le moi imité. Ce troisième mode d'identification renvoie au désir du sujet, au manque, qui fait lien, ou communauté. C'est une identification de désir de désir.

Pour illustrer ces différentes identifications, reportons-nous à l'article de Colette Soler <sup>15</sup> sur le rêve de la Belle Bouchère, patiente de Freud, son hystérique spirituelle comme il se plaisait à la nommer.

Le rêve de la patiente présente un désir qui passe par une demande ; sa demande répond à la demande de l'amie : elle voudrait qu'on l'aide à donner un dîner, et donc elle appelle au téléphone. Mais cette demande a aussi une signification et un sens ; la signification, c'est faire plaisir à son amie, mais le sens est d'échouer dans cette intention de donner un dîner, car il n'est pas question pour elle d'engraisser son amie pour qu'elle séduise son mari !

15. C. Soler, « L'hystérique et la Femme : clinique différentielle », revue *Préliminaire*, n° 6, 1994, p. 57.

La deuxième identification, soit le secret de l'identification à l'amie, qui sous-tend l'identification imaginaire, est une question sur le désir de l'Autre, ce mari. Lacan écrit : « N'aurait-il pas lui aussi un désir qui lui reste en travers, quand tout en lui est satisfait <sup>16</sup> ? »

Ainsi, la Belle Bouchère s'identifie au mari dans la mesure où elle regarde son amie de son point de vue à lui ; elle interroge l'agalma de l'amie, c'est-à-dire le mystère de la séduction de l'amie du point de vue de l'homme. Il est question de l'Autre, et cette question devient le sujet lui-même, ce en quoi, dans la métaphore du rêve, la femme s'identifie à l'homme et la tranche de saumon vient à la place du désir de l'Autre.

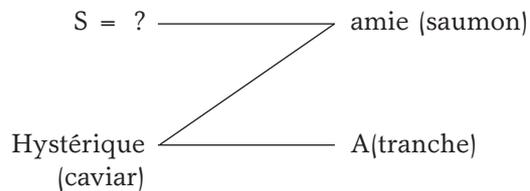
Cette « tranche » de saumon est un exemple parfait de condensation freudienne qui inclut deux signifiants : le saumon est un signifiant prélevé chez l'amie, et « tranche » est un signifiant prélevé chez le mari ; en effet, il a l'occasion de préciser son désir qui est « une belle tranche de postérieur d'une belle garce ». Donc, tranche de saumon est la réunion de signifiants du désir de l'Autre. Quand Lacan dit que la femme s'identifie à l'homme, c'est le résultat du déchiffrement du rapport signifiant qui existe entre saumon, caviar et tranche.

Ce qu'il faut retenir dans cette stratification des identifications de la Belle Bouchère, c'est que la première identification se fait sur l'amie, c'est-à-dire au semblable, à l'autre, soit sur l'axe imaginaire en référence au schéma L. Cette identification s'établit sur une conduite commune, à savoir un désir insatisfait, l'une pour le caviar, l'autre pour le saumon.

La première identification se fait sur le modèle du petit autre et la seconde du A, soit le désir du mari. Ainsi, la seconde se situe sur l'axe symbolique, soit l'identification de la patiente au désir de l'homme.

Mais cette identification de l'hystérique à l'homme n'empêche pas la pantomime de la féminité que la Belle Bouchère met en évidence à propos du caviar, donc sur l'axe imaginaire (a-a'). C'est une mascarade féminine et son « faire l'homme » se situe au niveau inconscient du désir, soit sur l'axe symbolique.

16. J. Lacan, « La direction de la cure » (1961), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 626.



La troisième identification concerne évidemment le phallus, en tant que signifiant du manque, du désir – telle est la définition que Lacan lui donne dans « La direction de la cure ».

Si on restait à la seconde identification, le sujet hystérique serait pensé comme une éternelle question, au niveau symbolique, celle du désir de l'Autre. Mais cette question engage son être tout entier, et le signifiant qui détermine cette question de l'être, c'est le phallus, par rapport auquel se réalise cette troisième identification.

Cette dernière identification permet une inscription du sujet qui le fait sortir de sa question sur le désir. Lacan écrit : « Être le phallus, fût-il un phallus un peu maigre <sup>17</sup> », voilà l'identification dernière au signifiant du désir.

#### Grand Phi

—————  
 $S = ?$

Si l'analyse permet cette traversée du champ des identifications de l'analysant, on mesure bien avec cet exemple de la Belle Bouchère les enjeux de la fin d'une analyse, qui n'a pas pour objectif d'éterniser le sujet sur sa question du désir, mais bien de le sortir de cette impasse, grâce à l'acte analytique. N'était-ce pas ce que soulignait Colette Soler lors de la soirée sur le contrôle <sup>18</sup>, quand elle disait que celui-ci, tout comme le cartel de la passe, n'avait pas d'autre objectif que de vérifier que l'acte analytique avait bien opéré ?

17. *Ibid.*, p. 627.

18. Colette Soler, Séminaire École, soirée du 9 avril 2009.